Document généré le 25 juil. 2025 07:55

Les écrits

IES ÉCRITS

# Professeur

Laurance Ouellet Tremblay

Numéro 163, automne 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/97988ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)
2371-3445 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellet Tremblay, L. (2021). Professeur. *Les écrits*, (163), 8–13.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## PROFESSEUR

Je suis arrivée à Montréal à dix-neuf ans, ignorante et pourtant très sûre de moi. J'émergeais d'un cégep en sciences pures à Chicoutimi où j'avais bu beaucoup, appris le calcul différentiel de manière lacunaire et fort peu réfléchi à l'implication éthique de ma présence au monde. Pour le dernier cours de philosophie du cursus – discipline qu'alors je méprisais –, il m'avait fallu écrire une dissertation sur un enjeu de mon choix. Je m'étais penchée de manière tout à fait sadique sur le châtiment corporel des jeunes enfants, que je prônais sans retenue – une bonne claque, n'est-ce pas, quoi de mieux pour parfaire une éducation ? Je ne me souviens plus très bien des idées avancées pour soutenir cette thèse, mais je me rappelle avoir défendu mon argumentaire avec véhémence et j'en suis encore aujourd'hui mortifiée. Lors de nos habituelles soirées au bar, assise parmi mon groupe d'ami.e.s, je plaidais avec mépris en faveur de la privatisation du système de santé québécois et déplorais que certains employés du Walmart de Jonquière cherchent à se syndiquer – qu'ils aillent donc travailler ailleurs. *T'es dans le champ*, me murmuraient quelques personnes fort lucides que je n'entendais pas, trop occupée à ne laisser aucune égratignure marquer la surface lisse de mon ego. Malgré cette apparente suffisance, une désolation tenace hantait chacune de mes fins de soirée ; je me détestais.

Je suis donc arrivée à Montréal – et en même temps à l'université – dans ces dispositions. Je m'étais tricoté à la hâte un ethos prétentieux et performant, mais aussi exubérant et enthousiaste. J'avais mis toute ma laine à tricoter de grands chandails dont je me drapais pour me donner une contenance, assise à l'avant de ces nouvelles salles de cours où je ne comprenais pas toujours tout – rien, en fait – et où je tirais grand ombrage de cette incapacité ; outrée au possible par l'opacité de textes que même une deuxième, voire une troisième lecture ne dissipait pas. Pendant qu'au dehors je tempêtais et doutais de la pertinence de ce savoir nouveau, quelque chose, à mon insu, se tramait au cœur de la tourmente. Un matin, sans que je m'en rende compte, comme ça, comme une évidence, la maille lâche de mon chandail s'est prise dans une éclisse et le détricotage a pu commencer. Ces grandes chapes n'étaient pas très seyantes, de toute façon, encombrantes lorsqu'il s'agissait de transporter les livres. Je les ai donc abandonnées sans regret et, une fois tombés les lourds lainages de mon orgueil, me suis mise à écouter et à entendre la parole de mes professeur.e.s. Belles, larges, précises, rocailleuses, rivales ou ornementées, les idées se sont présentées à moi. Je me rappelle avoir vécu ce premier contact comme le commencement d'un labyrinthe

inachevable dont je devrais arpenter toutes les allées et alcôves avant de m'y retrouver. L'attrait de cet endroit étrange, bien vite, m'est devenu irrésistible et j'ai alors pris la décision d'y pénétrer pour de bon, de *m'y mettre*. Lorsque j'ai compris, après environ un an de travail, l'ampleur de l'enseignement qui allait m'être là proposé, j'ai été saisie d'un grand vertige – qui ne m'a plus quittée –, une secousse de joie, la plus ardente pulsion de vie jamais ressentie. J'étais nue maintenant, au cœur du labyrinthe. Détricotée, peau crue contre les idées et les mots. Ça pouvait advenir. Les empires de la tête et du corps mélangés, médiatisés par un rapport au texte méthodique et rigoureux, mais aussi impressionniste et rusé. Aucun arrangement, je crois, n'aurait pu mieux convenir à ma nature ambivalente, toujours à cheval entre une certaine sauvagerie présociale, intuitive, et un grand besoin de reconnaître l'ordre, de m'insérer dans le cadre. Aucun arrangement n'aurait pu mieux soutenir cette contradiction et ainsi me permettre de l'habiter. J'avais enfin quitté le très long et nébuleux début de ma vie ; j'étais sauvée.

Je prends le temps d'écrire ces choses pour me les expliquer, et à vous aussi, car l'exaltation qu'a provoquée chez moi la découverte du travail intellectuel s'est inscrite comme un point de renversement radical d'où je ne suis pas revenue. Riez, allez, je ris avec vous d'un tel excès d'enthousiasme, mais je ne nuance pas. En fait, j'en rajoute : une fois passée la première période d'étrangeté, je suis entrée à l'université comme quelqu'un entre en religion ou en musique, bien décidée à y dédier, si l'occasion m'en était offerte, la majeure partie de ma vie. Mais cette décision m'a demandé d'emprunter le chemin périlleux – incontournable, je ne sais pas, je me le demande, du moins chez moi, oui, inévitable – du désir pour Professeur.

J'étais alors l'étudiante de A., de B. et de C., êtres de savoir que je vénérais et dont je convoitais secrètement la compagnie le soir avant de m'endormir, moments délicieux voués à l'élaboration de mises en scène compliquées où je me *voyais vue*, reconnue et envisagée par Professeur. Qu'ils prennent place à Paris, lors d'un pique-nique aux Tuileries, ou dans un colloque au Maroc, scénarios tout à fait improbables, ces fantasmes récurrents constituaient pour moi une cabane mentale où me réfugier pour revivre l'effervescence des cours. J'admirais tout autant mes professeures, femmes brillantes et solaires, mais leur regard m'importait beaucoup moins. Ayant *manqué de père*, j'ai toujours accordé plus d'importance au regard de l'homme qu'à celui de la femme. J'écris cela dans la brûlure, dans la souffrance, j'écris cela en

marchant sur du verre, alors j'invoque le souvenir pour apprivoiser l'importance démesurée qu'a eue le regard masculin au cœur de ma vie psychique. C'est un souvenir de peine et de désarroi, un vieux souvenir qui contient plusieurs éléments condensés, je le sais, mais dont je ne doute plus de la vérité pour le sujet désirant que je suis.

J'ai trois ans. Je suis déguisée en ourson car je suis inscrite dans une troupe de danse et qu'un spectacle se prépare. Je ne suis pas très à l'aise dans ces cours, je suis une enfant anxieuse qui vit mal loin du réconfort de sa nounou. Pourtant, je prends part au jeu, déjà, je suis docile, je respecte les consignes. La professeure nous demande de faire l'étoile, c'est-à-dire de tourner sur nous-mêmes en écartant les bras. Le cours tire à sa fin, elle nous dit : *Allons retrouver vos parents en faisant l'étoile*. Dix petits oursons sortent donc de la classe en tournant sur eux-mêmes pour rejoindre les parents attroupés à la sortie et heureux de nous voir surgir de la sorte. Je sais que mon père doit venir me chercher. Je suis fière qu'il me voie danser, qu'il me voie faire l'ourson-étoile, et alors que je tourne et tourne et tourne, je le cherche du regard. Avidement. Il y a un homme là, mais ce n'est pas lui, ce n'est pas papa, c'est le père de Clémence, il me fait peur il parle fort, ah ! en voilà un autre, non, un manteau rouge, papa est en bleu, tiens c'est lui, mais non, voyons, une barbe, une botte inconnues. Je tourne et tourne et ne le trouve pas, ma vue est limitée par la tête d'ourson qui contient mon visage. Je suis désespérée. Je tourne et le cherche et me rends bien compte, à bout de souffle, les larmes aux yeux, qu'il n'y est pas. Tous les autres parents ont cueilli leur enfant. Je reste plantée là.

À vingt-neuf ans, après trois ans d'analyse, ce souvenir remontera à ma conscience un mardi, à 15 h 45, alors qu'allongée sur le divan je comprendrai, je m'avouerai, je réussirai à dire, en pleurant beaucoup, que j'aurai cherché ce regard toute ma vie. Que j'aurai inconsciemment *couru après* ce regard de manière acharnée, que j'aurai tourné et tourné et tourné jusqu'à l'effondrement, et ce, au détriment de plusieurs choses, mes amies, mes amoureux, une certaine estime de moi-même.

Mon désir pour Professeur était un puissant carburant pour le moteur de cette névrose dans la mesure où il me permettait de m'attirer le regard du père – ici transposé – tout en m'assurant de ne le rencontrer jamais. Suivant ce jeu de dupes, la discrétion m'était nécessaire pour que ne s'effondre pas

la vraisemblance de ma construction mentale ; je n'aurais révélé pour rien au monde à ces hommes qu'ils incarnaient pour moi des objets de désir puissants. Je préférais jouir seule, entortillée dans mes draps. Je préférais suçoter mon secret. Je savais que l'une des filles de ma cohorte couchait avec D., qu'elle l'avait séduit, qu'elle avait *réussi*, et je la trouvais merveilleuse, je l'enviais – quel courage, quel aplomb de ne pas céder sur son désir et d'affronter la menace du rejet, de l'abandon. C'était une belle histoire : ils étaient complices, amoureux, et moi, pétrie de jalousie, bien assise dans le statu quo de ma névrose, confortable bien que solitaire, confortable parce que connu.

Je ressentais pour A. l'attirance la plus magnétique, quelque chose de violent, comme un empire de soi que l'on perd et que l'on est ravi de laisser aller. Je me rendais à ses cours fébrile, je repartais emballée, sachant que j'aurais tout mon temps pour décortiquer cette exaltation qui me donnait des ailes dans les rues de Montréal, où je marchais soûle, la nuit, à m'inventer mille et un quiproquos, mille et une raisons de me rapprocher de lui. Habitée par ma chimère, je vivais en autarcie, absolument autonome, reine du développement imaginaire de mon fantasme. Je choisissais mes mises en scène, je dirigeais les regards en ma faveur. Je voulais savoir ce que Professeur aurait vu s'il m'avait regardé vivre. S'il avait choisi de poser son regard sur mon être de jeune femme, qui me semblait risible, mince et obscurci face à sa prestance et à son génie masculins. Je l'instituais alors comme le témoin privilégié de plusieurs scènes de ma vie, j'imaginais qu'il me voit faire une panoplie de petites choses : la cuisine, du ski, l'amour. Je tournais, comprenez, je tournais je disais regarde comme je suis belle, comme je chatoie malgré mon jeune âge. Si tu me vois, j'existe. Sinon, tout est raté.

Je n'avais pas encore réalisé qu'*il est impossible de voir d'où l'on nous regarde* et que c'est justement dans cet irrésolu que réside toute la puissance du désir. J'avais l'impression de manger une grosse pomme sucrée, mais de ne jamais en être pleine, satisfaite. Et puis, peu à peu, après *quelques années*, c'était long, tout de même, c'était entêtant, quelque chose s'est dilué ; plus j'usais la jouissance, plus je me rendais compte que je ne désirais pas A., je veux dire sa personne, jolie mais sans humour, sa redoutable intelligence – ample et vive et sans merci, encore aujourd'hui source vive de fascination –, non, je ne désirais pas A. L'ourson désirait l'œil du père et Professeur incarnait un magnifique ersatz à ce manque dévorant. Il s'agissait là d'un jeu à somme

nulle, d'une situation sans issue qui aurait pu me détruire si A. ou tout autre professeur s'était joué de moi, avait profité du leurre dans lequel me plongeait mon désir pour prendre son pied.

C'est moi, aujourd'hui, qui suis professeure et qui, dans un radical changement de perspective, entrevois parfois un éclat de désir dans l'œil de l'étudiant.e. Je reçois cet éclat comme une étrangeté, une beauté difficile, car je sais trop bien qu'il n'est pas adressé à Laurance, petit ourson très drôle mais parfois impatiente et dure, non, je sais que ce désir est adressé à Professeure. À cette fonction que j'occupe. Cet éclat, toutefois, je ne veux ni l'éteindre ni le mater car je sais aussi ce qu'il contient d'exaltation et de singularité – pour moi l'œil du père, pour elles et eux, mille autres sources vives. Je sais qu'il est lié à cette énergie de découverte intellectuelle, mélange de différentes pulsions, dont le ravissement opère chaque fois que j'en suis témoin. Ne me reste donc qu'à prendre soin de ce désir, à conserver mes distances par rapport à son chatoiement afin de ne pas le blesser ni l'encourager. Peut-être me trouverez-vous naïve de croire un tel équilibre possible, mais ma naïveté va de pair avec mon enthousiasme et me voilà prête à prendre le beau risque du désir s'il m'offre le privilège d'enseigner et d'ainsi assister au détricotage de mes étudiant.e.s.

-

Laurance Ouellet Tremblay a publié trois livres aux éditions La Peuplade et vient de faire paraître *Le scandale et l'incommensurable* aux Presses de l'Université de Montréal. Elle enseigne la création littéraire et la théorie psychanalytique à l'Université McGill.

---